

La 24 ou Correspondance parallèle

Paul Mainville

Numéro 151, décembre 2016

Montréal est une ville de passages secrets

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/85429ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Mainville, P. (2016). La 24 ou Correspondance parallèle. *Moebius*, (151), 55–68.

PAUL MAINVILLE

La 24 ou Correspondance parallèle

Gustave Leblanc ne s'attendait pas du tout à ce que cette journée soit l'une des plus marquantes de sa vie. D'autant plus que la chance ne semblait pas de son côté depuis son réveil. Il s'était coupé en se rasant, avait renversé son bol de céréales, avait chuté dans les marches de l'escalier en colimaçon, puis oublié son portefeuille et sa carte Opus. Qu'importe, il avait du temps devant lui, n'étant attendu au bureau qu'à 10 h. Il retourna donc chez lui, récupéra ses effets et redescendit les escaliers en faisant bien attention de ne pas rater une marche. Il emprunta son raccourci préféré : de jolies petites ruelles qui embaumaient les lessives, les fleurs et les odeurs de chats !

Mais voilà que Gustave faisait face à un dilemme. En effet, il avait aperçu en haut de l'escalier de la rue Saint-Christophe (un étrange cul-de-sac surmonté d'un escalier donnant sur la rue Sherbrooke) plusieurs chats qui se dirigeaient vers le bas. Il était très curieux d'en savoir plus. D'autant que ce genre de choses captivait Gustave qui peaufinait un recueil de nouvelles se déroulant à Montréal.

Gustave descendit donc les marches et aperçut en bas des chats qui se dandinaient devant un sofa dans lequel un homme était en train de lire. Quelle étrange apparition. L'homme leva les yeux, vit Gustave et sortit une boîte de nourriture sèche pour chats. Ces derniers fondirent sur l'homme qui sourit discrètement en répandant la nourriture sur le sol. Gustave s'approcha. Il n'avait jamais rien vu de tel, sauf dans un film espagnol où un homme nourrissait des chats et des chiens sauvages dans une gare d'autobus. L'homme, apparemment fier de son geste, se cala confortablement dans le sofa et sortit une pipe, qu'il

nettoya et bourra méticuleusement. La scène amusait beaucoup Gustave.

— Ils ne sont pas tous à moi... seulement celui-là, le gros noir avec des taches blanches... il s'appelle Taxi, mentionna l'homme, qui devait avoir dans les soixante-dix ans et qui portait un chapeau Stetson des années 1940.

— Et vous les nourrissez tous? demanda Gustave.

— Oui... presque chaque matin, ils sont un peu comme mes propres enfants.

— C'est étrange... il me semble que c'est la première fois que je vous remarque, ajouta Gustave en caressant la tête d'un petit minet à la fourrure grise et noire.

— Vous avez sans doute souvent la tête ailleurs... ou vous marchez trop vite.

— Peut-être, répliqua Gustave qui venait d'apercevoir en haut des marches un autre chat. Mais ce dernier resta quelques secondes puis s'en alla.

Gustave salua l'homme et remonta rapidement les escaliers. Il avait un autre sujet de nouvelle. Il en était fort content. Il n'avait fallu que cette anicroche dans sa routine matinale pour titiller son imagination.

Il alla s'acheter son latté préféré au café de la bibliothèque puis marcha jusqu'à l'un des arrêts de l'autobus 24 situé en face de l'Hôpital Notre-Dame. C'est là qu'il découvrit une jeune infirmière qui attendait l'autobus, un livre à la main. Ce fut le coup de foudre immédiat. Ce qui n'était pas peu dire pour Gustave, reconnu pour ne pas s'enflammer facilement. Difficile, oui. Sélectif, pas mal. Mais là, il était bouche bée. La demoiselle en question lui jeta un bref coup d'œil et reprit sa lecture. Gustave ne tenait plus en place. La chute, le vieil homme, les chats, tout cela faisait partie d'un plan extraordinaire destiné à lui faire rencontrer la femme de ses rêves. Il n'attendit pas un instant de plus, repoussa ses craintes et sa timidité en rôdant autour de l'infirmière qui lisait *Le premier quartier de la lune* de Michel Tremblay. La jeune femme devait sûrement se sentir observée car elle leva les yeux de son livre, lui sourit d'une manière qui faillit le faire fondre sur place. Il saisit sa chance et se lança dans l'inconnu.

— Super, ce livre? questionna Gustave d'un ton qui se voulait décontracté.

L'infirmière le regarda d'un air perplexe.

— Excusez-moi... vous dites?

— Je disais quel bon roman!

— Ah... oui, c'est très bon.

— Vous le connaissez bien?

— Qui?

— L'auteur.

— Non... en fait c'est mon premier Michel Tremblay.

— Vous me dites que vous terminez le cycle du Plateau en commençant par le dernier!

— Euh... oui... je fais souvent cela.

— Commencer par la fin?

— Oui. C'est drôle n'est-ce pas?

La jeune femme rangea le bouquin dans son sac. Victoire se dit Gustave, elle me préfère à son roman. Mais Gustave fut très déçu d'apercevoir la 24 qui venait d'apparaître au feu de circulation situé un peu avant l'arrêt. Zut. Pas de chance.

L'autobus s'arrêta pile-poil devant eux. Il n'aurait pas pu être en retard, fulmina intérieurement Gustave. Il espérait pouvoir continuer cette conversation à l'intérieur.

— Alors, à bientôt peut-être, dit l'infirmière en souriant.

— Oui, c'est ça... vous ne montez pas?

— Non... j'attends quelqu'un.

— Ah... bon... fit Gustave totalement effondré en montant les marches de l'autobus.

— Hé, votre mallette!

— Quelle mallette?

— La vôtre, répondit-elle en riant. Gustave l'aperçut sur le trottoir. Quel lunatique, pensa-t-il, elle va me prendre pour un perdu de première classe.

Gustave prit sa mallette et remonta en trombe dans l'autobus bondé. Il regarda l'infirmière par la fenêtre, soupira, puis s'assit à côté d'un homme qui aurait très bien pu être un bloqueur pour les Alouettes de Montréal. Le colosse essaya de lui faire un peu de place.

— Vous la reverrez, dit l'homme en souriant

— Qui?

— Elle!

— Ah oui... oui, je l'espère.

Le lendemain, Gustave refit le même chemin que la veille. Il aperçut encore une fois les chats et l'homme qui lisait dans le sofa. Mais il ne perdit pas de temps à descendre les escaliers et marcha rapidement vers l'arrêt d'autobus tant convoité. Elle était encore là. Encore plus belle que la journée précédente. Elle tenait le roman de Michel Tremblay à la main, mais sans le lire. Elle regardait plutôt de l'autre côté de la rue Sherbrooke, vers le parc La Fontaine. Gustave s'approcha timidement. Il y avait beaucoup de monde à l'arrêt et il ne voulait pas se faire trop insistant, il fallait respecter la file d'attente. Lorsqu'elle l'aperçut, la jeune femme se dirigea vers lui. Il flottait de bonheur. Elle était prête à perdre sa place dans la file pour lui parler. Un autre signe, selon Gustave, qu'elle n'était pas totalement désintéressée.

— Je ne vous avais jamais vu à cet arrêt avant hier... est-ce que vous y avez pris goût? demanda la jeune infirmière en esquissant un léger sourire.

— Je... je prends très souvent cet autobus... mais pas toujours à la même heure.

— Ah. C'est étrange, dit-elle, vous travaillez dans l'est?

— Oui... près du Jardin botanique, répondit Gustave qui essayait de garder son calme.

— J'aime bien le Jardin botanique, surtout au crépuscule.

— Ah, pourquoi?

— Parce qu'on peut y voir des chouettes et des effraies des clochers.

— Vraiment... même en ville?

— Vous seriez surpris du nombre d'animaux sauvages qu'on peut voir dans les grands parcs de la ville... et je ne parle pas seulement des rats laveurs.

Gustave fut encore une fois navré de voir l'autobus qui filait allégrement vers son arrêt. Il était pourtant certain d'être en avance. Alors qu'il maudissait intérieurement la ponctualité des autobus, il fut très heureux de voir que la jeune femme lui emboîtait le pas lorsqu'il monta à bord.

L'autobus était encore plus bondé que la veille. La valse étrange des passagers commença. Au moins, ce n'était pas le printemps, quand les nids-de-poule de la rue Sherbrooke

(ou de toute autre rue montréalaise) transformaient les passagers en marionnettes désarticulées rebondissant au point de tomber par terre.

Au gré du va-et-vient des passagers qui entraient et sortaient, Gustave et la jeune infirmière se rapprochaient parfois dangereusement, à tel point qu'il crut reconnaître un parfum qu'il avait naguère beaucoup aimé chez une ancienne conquête. Cabochard de Grès.

— J'aime bien votre parfum, se surprit à dire Gustave.

— Merci... fit-elle en le regardant dans les yeux.

Un silence s'installa. Gustave se sentait désarmé, en manque de mots, lui dont le métier consistait pourtant à les faire danser sur le papier. Il surveillait les noms des rues et appréhendait le moment où il devrait descendre. Mais ce fut elle qui descendit la première.

— Et bien je vous souhaite une très belle journée.

— Merci... vous aussi.

Elle le regarda une dernière fois, puis se fraya un chemin vers la porte arrière de l'autobus. Gustave s'en voulait de ne pas avoir été plus proactif. Mais que pouvait-il faire en quelques minutes? Un peu plus loin, il descendit à son tour. C'est alors qu'il découvrit un papier qui dépassait de l'une des pochettes de sa mallette. Il le déplia et vit un message. C'était l'infirmière. « Venez me retrouver au crépuscule, demain soir, près de l'étang du parc La Fontaine, celui derrière le Théâtre de verdure » et c'était signé Chloé.

La rencontre

Le lendemain était un samedi. Gustave avait donc eu tout son temps pour se préparer.. Vers 20 h 30, il alla s'asseoir sur un banc au bord de l'étang. Il faisait chaud et il y avait encore beaucoup de gens qui profitaient des derniers rayons de soleil se frayant un chemin à travers les arbres et les petites collines du parc.

C'était l'une de ces soirées estivales magiques typiques de Montréal. Des milliers de personnes dans les rues, dans les ruelles, sur les terrasses, dans les bars, sur les balcons, dans les parcs, partout. Une véritable pièce de théâtre en

format géant, en Cinémascope et en trois dimensions. Gustave alluma une cigarette, se permit d'ouvrir une bouteille de cidre glacé, et profita du crépuscule.

Plus d'une fois, des femmes seules passèrent devant lui. Il était dans l'expectative. Il se demandait si cette fameuse Chloé allait se matérialiser ou lui poserait un lapin. Quelle importance, se dit-il, l'attente fait partie du voyage. Elle fait partie du jeu.

Vers 21 h 30, la noirceur avait tout avalé dans le parc. Gustave se donnait encore quelques minutes avant de continuer son chemin vers les terrasses de la rue Saint-Denis, ou peut-être celles de la rue Duluth. Il n'allait sûrement pas broyer du noir toute la nuit à attendre le fruit d'une rencontre hautement hypothétique.

Il s'ouvrit une dernière bouteille de cidre, puis aperçut une ombre qui s'avavançait sur le sentier bordant l'étang. Les réverbères lui permirent de confirmer que c'était bien là un être vivant, mais jusqu'au dernier moment, il ne sut pas si c'était un loup, un homme ou une femme. C'était Chloé. Elle arriva devant lui, lui serra la main, posa son sac sur le banc, et poussa un long soupir.

— Ouf, quelle journée... je suis vannée! dit-elle en enlevant ses sandales. Et toi, ça va?

— Oui... je commençais à me dire que je ne te verrais pas ce soir.

— Je suis désolée, je devais terminer mon chiffre à 20 h... et regarde l'heure qu'il est... incroyable, mais au moins je suis là, non?

— Oui... je suis content de te voir!

— Moi aussi.

Gustave sentit ses narines frémir...derrière la légère odeur de sueur de Chloé, il perçut l'effluve très net de Cabochard... Il remarqua que Chloé s'était changée, elle portait un short et une camisole légère.

— Je ne pensais pas que tu serais là, dit Chloé.

— Pourquoi?

— Parce que les hommes sont comme ça parfois... ils n'associent pas la parole au geste. Ils se défilent. Sournoisement. Comme un arc-en-ciel.

— Je peux te jurer que je n'aurais pas fait cela... protesta Gustave en s'allumant une cigarette. Il en offrit

une à Chloé, qui l'accepta.

— Je te crois... tu sais, c'est la première fois depuis longtemps que je donne rendez-vous à un matou!

— Le matou c'est moi?

— Oui... répondit Chloé, baissant les yeux, faisant glisser une boucle de cheveux derrière son oreille. Un geste infiniment fluide, discret, sensuel.

Gustave commençait à se sentir fébrile. Comment deux inconnus pouvaient-ils communiquer autant par de simples gestes. C'était la nature, l'inéluctable force qui rapprochait les vivants.

Comme le banc était situé près d'un réverbère, Gustave en profita pour regarder Chloé. Ses cheveux descendaient en cascade le long de son visage, un visage lunaire, presque symétriquement parfait. De grosses boucles d'oreilles noires lui donnaient l'allure d'une magicienne. Elle avait un petit nez, une bouche charnue, mais c'était surtout ses yeux qui le fascinaient. Des yeux noirs, expressifs, profonds, jamais Gustave n'avait vu un regard semblable. Chloé dégageait un magnétisme irrésistible. Et elle devait le savoir. Il contemplait ses formes douces, généreuses, il l'aurait prise là, tout de suite, tellement il avait envie d'elle, mais les conventions sont là pour ralentir les ardeurs, les tempérer, parfois les éteindre.

— Et mon corps... l'a tu regardé assez longtemps? Te plaît-il?

La question prit Gustave de court. Il gloussa et sentit une goutte de sueur étrangement fraîche qui se faufila sur sa poitrine.

— Je ne... je veux dire... oui... tu es magnifique...

— Cela fait si longtemps que je n'ai pas été regardée comme ça. C'est si bon de se sentir vivante, désirée.

— Tu es belle, Chloé... Et pourquoi dis-tu ça, tous les hommes te regardaient à l'arrêt de la 24.

— Oui, mais tu es différent, tu vois en moi... tu me transperces de ton regard... tu me saisis vraiment.

Gustave se sentait déstabilisé. Comment apprivoiser cette inconnue? Comment naviguer en eau étrangère? Il lui offrit une bouteille de cidre. Chloé en but une longue gorgée. Elle prit ensuite la main de Gustave et l'entraîna près de l'eau. Elle s'assit sur le bord du muret de pierre,

laissant tremper ses pieds dans l'étang.

— C'est bon... il ne manque que la pleine lune, dit Gustave en battant des pieds.

— J'ai toujours aimé la pleine lune, dit Chloé d'un air absent. Mais depuis peu... j'en ai peur.

— Pourquoi ?

— J'ai peur d'être en sursis... de disparaître à tout moment.

— Tu as peur de mourir ?

— Oui... de plus en plus.

— Pourtant... tu ne devrais pas, tu as l'air si vivante, si allumée, si dynamique.

— Les apparences sont souvent trompeuses...

Gustave se rapprocha de Chloé, remarqua l'élégant collier en velours rouge qui ceinturait son cou. Il n'avait jamais vu de parure de ce genre. Comme un bijou datant de l'époque victorienne. Chloé vit son regard.

— Tu aimes ?

— Oui, il est superbe. Puis-je le voir de plus près ?

Gustave passa la main sur le collier. Il était doux au toucher. Il palpait à l'unisson avec le cœur de Chloé. La jeune femme le regarda, des larmes perlaient à ses yeux, la main de Gustave les essuya. Chloé prit sa main et y déposa un bref baiser.

— Pourquoi pleures-tu ?

— Parce que demain tout va peut-être changer, répondit-elle en regardant l'eau, puis le ciel étoilé. On entendait la rumeur de la ville. Une sirène d'ambulance ou de police. Tout était parfaitement à sa place.

— Mais maintenant qu'importe, soyons les trouble-fêtes, soyons les dompteurs de la nuit, s'exclama Chloé en riant.

Les deux ombres se serrèrent près de l'eau. Gustave embrassa Chloé comme si c'était la chose la plus naturelle à faire. Quelques minutes plus tard, ils allèrent s'acheter une bouteille de vin, un tire-bouchon et deux verres en plastique. Ils retournèrent dans le parc La Fontaine puis s'étendirent sur l'herbe fraîche. La tête un peu bousculée par les vibrations de leurs petits moteurs internes. Près d'eux, un jeune couple dansait sur un air de java. Au loin, des rires, des klaxons. Chloé ne lâcha pas la main de

Gustave. Elle la posa sur son sein, doux et frais.

— Demain, viens me rejoindre dans la rue Saint-Christophe, après mon quart de travail. J'inviterai le violoneux, celui de la station Joliette. Il nous fera danser!

Chloé embrassa longuement Gustave. Elle s'éloigna en se retournant souvent. Jamais une femme ne lui avait paru si réelle, si vibrante. Mais il y avait une infime part d'inquiétude dans l'esprit de Gustave. Quelque chose qui lui disait que cette Chloé était peut-être aussi éphémère qu'un mirage sur une route brûlante.

La finale

Gustave dormit très mal cette nuit-là. Il se réveilla au matin avec une migraine et l'impression d'avoir passé la nuit sur un rail de chemin de fer en position debout. Qu'importe, il fallait en avoir le cœur net, il devait se rendre à l'Hôpital Notre-Dame pour vérifier si Chloé était bel et bien réelle.

À l'extérieur, le soleil était si lumineux qu'il donnait l'impression de sortir tout droit de *L'étranger* d'Albert Camus. Gustave mit ses lunettes de soleil et fonça tout droit vers la rue Sherbrooke. En arrivant au coin de la rue Saint-Christophe, en bas de l'escalier, il vit Chloé assise dans le sofa, en train de lire.

«Chloé! Hé Chloé!» cria Gustave en descendant les marches et en agitant la main. Elle se retourna et sembla décontenancée par l'apparition de Gustave qui se planta devant elle. Il remarqua que ses cheveux étaient défaits, qu'ils étaient d'une couleur plus sombre. Ses yeux étaient plus maquillés. Son uniforme d'infirmière était également différent, plus coloré. Mais le plus étrange, c'est qu'elle regardait Gustave avec un air de franche surprise.

— On se connaît? dit la jeune femme en souriant.

— Mais qu'est-ce que tu racontes... bien sûr qu'on se connaît... en voilà une question.

— Je suis désolée... vous faites sûrement erreur, je ne suis pas Chloé.

— Chloé... c'est moi, Gustave. On s'est vus pas plus tard qu'hier.

La jeune femme se leva et Gustave vit qu'elle était presque aussi grande que lui. En fait, elle était aussi grande que lui... pourtant elle ne portait pas de talons hauts. Bien étrange, il aurait juré qu'elle était beaucoup plus petite.

— Je voudrais bien vous aider, mais je ne vous connais pas et vous ne m'avez jamais adressé la parole avant aujourd'hui. D'ailleurs mon nom est Agathe et pas Chloé, dit-elle d'un ton très doux et parfaitement maîtrisé.

— Mais j'hallucine... tu dois être en transe ou quelque chose du genre. Tu es sûre que ça va ?

— Ça va parfaitement bien merci, et vous ?

— Oui... ça va très bien, enfin non... ça ne va pas du tout... bon, est-ce qu'on arrête de jouer maintenant parce que ce n'est pas drôle.

— Mais je ne joue pas du tout... je ne suis pas la fille dont vous parlez, je ne suis pas Chloé... moi aussi je pourrais vous dire d'arrêter et de passer à autre chose, d'ailleurs la voilà Chloé, c'est peut-être elle que vous cherchez fit Agathe en penchant la tête et en regardant derrière lui.

Gustave se retourna et vit un chat qui s'approchait d'eux. Celui-ci passa entre ses jambes et lui jeta un long regard. Agathe se mit à le caresser.

— Je vous présente Chloé, c'est la chatte officielle du sofa de la rue Saint-Christophe ! Gustave regarda la chatte et sentit ses neurones s'emballer. Il se pencha et caressa la tête de l'animal. Il écarta les longs poils, vit un collier de velours rouge.

— Incroyable... se dit-il en touchant le collier.

Chloé regarda Gustave et roula sur le côté pour se faire caresser le ventre. Gustave aurait juré qu'elle lui souriait.

— Bon... et bien voilà, tout s'arrange, dit Agathe. Mais j'y pense, tu es un petit rigolo toi ! Tu as inventé toute cette histoire seulement pour me parler.

— Euh... non. Enfin... oui, peut-être... je ne sais plus.

— Tu sais ce n'est pas la première fois que je te vois... Tu es souvent à l'arrêt de la 24 le matin et l'après-midi. Tu ne m'as jamais remarquée ?

— Oui... oui, bien sûr que je t'ai remarquée... qu'est-ce que tu crois ?

Gustave regardait Agathe avec un intérêt non pas

amointri, mais différent. Comme si le fait de connaître cette nouvelle Chloé allait bousculer sa vie.

— Je te crois. Tu sais, lorsque je t'ai vu tout à l'heure, avec cette histoire de Chloé. Et bien je me suis dit que tu étais siphonné. Oui oui, tout à fait. Et que tout ça faisait sens par rapport à ton comportement à l'arrêt d'autobus.

Gustave sortit son paquet de cigarettes et s'en alluma une.

— Quel comportement ?

— Et bien, tu sais... tu parles tout seul, en agissant exactement comme s'il y avait une autre personne avec toi. Je ne sais pas comment tu fais, mais c'est vraiment étrange. On jurerait que tu discutes avec quelqu'un d'autre.

Gustave resta muet plusieurs secondes et jeta un coup d'œil à la chatte. Elle était maintenant étendue sur le sofa et se léchait ses pattes. Ses yeux croisèrent ceux de Gustave. Espiègle petite boule de fourrure. Cette fois Gustave en était sûr, c'est elle qui avait tout manigancé.

— Oui... oui... je fais ça parfois... ça me... euh... ça m'aide à comprendre comment les gens réagissent à la folie qui les entourent. Écoute... je voudrais te demander quelque chose. Tu travailles bien à l'Hôpital Notre-Dame ?

— Oui, on peut rien te cacher, dit Agathe en souriant de façon espiègle.

— Je sais que je suis bête... enfin, tu travailles donc là à côté... et dans quel service ?

— Pourquoi est-ce que je répondrais à ta question ? Tu pourrais être un fou qui me veut du mal et qui vient m'épier sur mes heures de travail.

— Ah ! Ah ! elle est bien bonne. Bien sûr, je suis un pro dans ce domaine, un vrai psychopathe.

— Bon, et bien je peux te dire que je suis spécialisée en cardiologie... ça te va comme ça ?

— En cardiologie... tu en es sûre ? ! s'exclama Gustave.

— Je pense savoir dans quel domaine je travaille ! répondit Agathe en riant.

— Excuse-moi... ce n'est pas ce que je voulais dire...

— Que veux-tu savoir au juste, demanda Agathe.

— Et bien... est-ce que tu connais une certaine Chloé Dufour ?

Agathe parut surprise par la question, Gustave nota

même un petit papillotement des cils, une espèce de malaise. Ce ne fut que passager, car elle retrouva tout de suite son sourire, au grand soulagement de Gustave.

— Bien sûr que je la connais, qui ne la connaissait pas! C'était le moteur de notre équipe, répondit Agathe en s'assoyant sur le vieux sofa.

— Pourquoi tu parles à l'imparfait? Elle ne travaille plus à Notre-Dame?

— Chloé ne travaille plus nulle part. Elle est morte au début de l'année... un accident de voiture. Toute l'équipe a été sous le choc, nous l'aimions tellement.

Gustave prit quelques secondes pour digérer cette information, qui, dans les faits, confirmait ce qu'il avait pressenti: il avait bel et bien rencontré un esprit, à qui non seulement il avait parlé, mais qu'il avait embrassé, longuement et passionnément. Il s'assit à son tour près d'Agathe.

— Est-ce que tu sais si Chloé avait quelqu'un dans sa vie? demanda-t-il.

— Non, elle avait connu le grand amour, mais ce grand amour s'était éteint à la suite d'une longue maladie... Depuis ce temps Chloé ne vivait que pour les autres, elle était la tante d'un peu tout le monde, la confidente des uns, la nounou des autres... toutefois peu de temps avant son accident, elle m'avait confié qu'elle était de nouveau prête à rencontrer l'amour, du moins à l'appivoiser, ajouta Agathe en caressant Chloé qui ronronnait doucement, couchée sur le roman *Le premier quartier de la lune*.

Une minute passa. Le vent doux et chaud fit voltiger des aigrettes de peuplier pareilles à de la neige. Quelques-unes s'accrochèrent aux cheveux d'Agathe. Gustave fit un geste pour les enlever, se ravisa. Agathe sourit, en ota une qui s'était posée sur le bout de son nez. Gustave se pencha vers elle et lui caressa les cheveux. Agathe le laissa faire.

— Et toi... tu es libre? demanda Agathe, gardant son regard franc et enjoué à la hauteur de celui de Gustave.

— Oui...

— Libre de toute attache?

— Oui... on pourrait dire que je suis un peu comme Chloé... j'ai eu peur, souvent, de l'amour... mais j'ai réussi à surmonter cette peur.

Agathe jeta un coup d'œil à sa montre. Gustave détourna le regard, sentant monter en lui la crainte que l'autre prenne la fuite ou disparaisse en coup de vent, comme Chloé l'avait fait. Est-ce qu'Agathe était elle aussi une apparition? Il n'en savait rien. La matérialité des choses et des êtres vivants n'était jamais vraiment acquise. Le réel et l'imaginaire jouaient à un jeu de cache-cache qui pouvait mystifier n'importe qui. C'était le sujet du roman de Michel Tremblay, celui de Montréal également.

— Je suis attendue... fit gaiement Agathe.

Chloé ouvrit les yeux, bâilla et se leva.

— Ah... tu travailles cet après-midi?

— Non, je rencontre une vieille amie.

— Et... commença Gustave.

— Que fais-tu ensuite? demanda Agathe en riant.

— Rien de particulier, répondit Gustave.

— Tu veux qu'on aille prendre un verre?

— Oui, dit doucement Gustave, un voile de timidité flottant sur son visage.

Gustave se leva, il aperçut les seins d'Agathe dans son décolleté plongeant. Agathe le remarqua, sourit. Gustave rougit, troublé, détourna le regard.

— C'est fait pour ça Gustave, tu n'as pas à t'en faire... je suis flattée, c'est tout.

Chloé bondit hors du sofa. Gustave ramassa le roman de Tremblay et le donna à Agathe.

— Je te le laisse pour la journée... Viens me le rendre ce soir! Où veux-tu qu'on se voie?

— Euh, disons à la terrasse du bar Les chats sont gris, à 19h.

— OK... ça va pour moi!

Agathe prit son sac, déposa un baiser sur la joue de Gustave et grimpa les escaliers, sautillant comme une petite fille. Chloé se frotta contre les jambes de Gustave et miaula.

— Et toi... qui es-tu vraiment? demanda-t-il.

— Je ne suis que ta propre imagination. Je suis l'un des mystères de Montréal. Prends-moi dans tes bras avant que je disparaisse dans les couloirs de ce récit.

Gustave prit Chloé dans ses bras. Elle enfonça sa petite tête dans sa poitrine. Il la caressa doucement. La

chatte plongea ses yeux dans les siens, il aurait juré qu'un voile de tristesse avait traversé son regard. Une tristesse, oui, mais également une joie. Qui sait? Gustave déposa Chloé sur le sol. Elle disparut dans la rue inondée par le soleil, le pollen, par les bruits de la ville. Ce fut la dernière fois qu'il la vit. Ce fut aussi la dernière fois que Chloé palpa la réalité terrestre.